

# DE L'HISTOIRE DE L'HUMANISME A UN HUMANISME SANS HISTOIRE

Par Jean-Marie Sauvage

Compte-rendu de mon intervention du vendredi 7 avril 2017  
au temple du Grand Orient de France de Valence en « tenue blanche fermée »<sup>1</sup>

---

A l'instigation du photographe Edward Steichen<sup>2</sup>, alors directeur du département de photographie du MoMA<sup>3</sup>, l'exposition *The family of man* ouvre ses portes le 24 janvier 1955. Voici, de manière partielle, la transcription de la présentation qui en est faite par l'U.S.I.S.<sup>4</sup> :

« [...] C'est sur ce thème que furent rassemblés pour le Musée d'Art Moderne de New York des photographies, œuvres de 68 nations, chacune de ces photos tendant à prouver que les hommes font une seule et même famille. 503 images firent de cette manifestation la plus grande exposition photographique de tous les temps. [...] »

« Cette exposition fut réalisée par Edward Steichen qui, avec ses collaborateurs, travaillèrent trois ans au Musée d'Art Moderne à New York pour sélectionner les meilleurs photos parmi près de quatre millions de clichés. »

« Edward Steichen a accueilli [...] le vice-président des Etats-Unis Richard Nixon<sup>5</sup> [...]. Steichen est considéré comme le doyen de l'art photographique américain et cette exposition est le résultat de quarante ans d'expérience. »

« Les diplomates du monde entier représentant leur nation [...] et les hommes politiques rendaient ainsi hommage à un homme dont la vie a été consacré à son art. Steichen leur dit pourquoi il a été amené à entreprendre cette exposition glorifiant la grande famille des hommes. Miroir de l'essentielle unité de l'homme, de la beauté et de la bonté, des bienfaits de Dieu communs à tous les hommes. Voici la famille humaine, voici la naissance de l'homme, de sa mort, ses fautes et ses regrets, sa bonté et ses espoirs. Mais laissons Edward Steichen nous donner la signification de cette unique collection de photographies et, tandis qu'il nous conduira à travers toutes les salles de son exposition, écoutons ses commentaires. »

« *Comme l'amour est le thème dominant de cette exposition, elle commence logiquement par l'amour. [...]. Voici une immense photo de main saisissant un pieu pour en faire un levier,*

---

<sup>1</sup> Ce qui signifie, dans la terminologie maçonnique, que seul le conférencier n'est pas franc-maçon.

<sup>2</sup> Edward Steichen (1879-1973). A partir de 1902, il travaillera en coopération avec Alfred Stieglitz avec lequel il fera connaître aux Américains les artistes d'avant-garde de la photographie française. En 1911, il réalisera ce qui est historiquement considéré comme la première photographie de mode, photographie de mode vers laquelle il se dirigera progressivement au cours de sa carrière. Lorsque débute l'exposition *The Family of Man*, il est alors âgé de 76 ans.

<sup>3</sup> Museum of Modern Art, dont Edward Steichen fut le directeur du département Photographie de 1947 à 1962.

<sup>4</sup> United States Information Service.

Cette transcription, comme le résumé qui suit du texte de Roland Barthes, est un peu longue. Il m'a semblé cependant, pour l'un comme pour l'autre, que cette longueur est indispensable à la bonne compréhension de ce qui va être dit et développé par la suite.

<sup>5</sup> Au moment de cette exposition, Richard Nixon était vice-président des Etats-Unis et Dwight D. Eisenhower président.

*travail d'équipe montrant que l'union fait la force, première chose qu'apprit l'homme. [...]. Cette merveilleuse photo de gens s'amusant est la première qui fut sélectionnée pour l'exposition. Elle fut trouvée dans un journal. Cette femme cernée d'une auréole d'enfants : voici de bonnes gens, de bons citoyens, des êtres humains bons se réjouissant du simple divertissement d'un quelconque spectacle [...]. Comme chacun sur cette photo est bon, très bon. De la musique avant toute chose : de la musique jouée sur le flanc d'une colline à la musique symphonique de l'Opéra de Paris. Le petit fifre que nous rencontrons tout au long de l'exposition rivalise ici avec le joueur de tuba. [...]. La passionnante histoire de l'instruction : le conteur est probablement le maître par qui s'est perpétuée toute connaissance. [...]. Ces mains décharnées qui s'efforcent péniblement d'écrire nous renseignent qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre. [...]. La science des relations humaines, cette technique moderne des sociologues remonte en réalité au premier homme et à la première femme qui s'aimèrent. La magnifique intégration des amoureux, de l'homme et de la femme qui se querellent et cette série d'amour et d'antagonismes entre l'homme et la femme, de solitude, de compassion et de difficultés nous amènent à un groupe de photos symbolisant les aspirations mystiques de l'homme. L'homme tend vers une force spirituelle élevée [...]. Le thème de la mort illustre les paroles sublimes d'Homère : « Comme les générations des feuilles, ainsi celles de l'homme ». [...]. De l'angoisse dramatique des visages passons à la promesse de l'Organisation des Etats-Unis : images d'espoir qu'accompagnent ces photos de couples, couples de différents pays, hommes et femmes qui ont vécu ensemble leur vie, couples qui ont fait leur la devise des indiens pueblo : « Nous serons une seule et même personne ». Aujourd'hui, ils nous disent : « A nous deux, nous sommes une multitude ». De l'est et de l'ouest, du nord et du sud, de toute couleur et de toute race, à nous deux, nous sommes une multitude, à nous deux, nous sommes une multitude<sup>6</sup>. [...]. Et voilà la dernière photo de cette exposition : un couple d'enfants allant d'une voûte obscure de feuillage vers la lumière. Un monde à naître sous leur pas. C'est le dernier regard sur les quelques cinq cents photos qui forment la grande famille des hommes. Ici se termine cette exposition, mais, en fait, jamais la grande famille des hommes ne se termine parce que c'est vous qui la complétez. Cette exposition n'est pas quelque manifestation que vous n'avez qu'effleuré du regard. Vous en faites partie intégrante. Vous n'y êtes pas étranger. La grande famille des hommes, c'est, vous, c'est moi, c'est nous. »*

**« FIN ».**<sup>7</sup>

Dans un texte intitulé « La grande famille des hommes »<sup>8</sup>, publié d'abord dans *Les Lettres françaises*<sup>9</sup>, puis repris ensuite dans son recueil *Mythologies*<sup>10</sup>, Roland Barthes, son auteur, nous fait part de ses réflexions critiques par rapport à cette exposition. Pour aller à l'essentiel, je le résumerai ainsi :

« L'exposition *La Grande Famille des hommes* nous renvoie à ce mythe ambigu de la « communauté » humaine, dont l'alibi alimente toute une partie de notre humanisme. Ce mythe fonctionne en deux temps : on affirme d'abord la différence des morphologies humaines, on surenchérit sur l'exotisme, on manifeste les infinies variations de l'espèce, la diversité des peaux, des crânes et des usages, on babelise à plaisir l'image du monde. Puis, de

---

<sup>6</sup> Répété volontairement deux fois en suivant dans le discours de présentation de l'exposition d'Edward Steichen.

<sup>7</sup> Archives INA du 1<sup>er</sup> janvier 1956.

<sup>8</sup> Voir note 4.

<sup>9</sup> Revue fondée en 1953 par Maurice Nadeau, écrivain, critique littéraire et éditeur, et Maurice Saillet, écrivain, critique et satrape du Collège de Pataphysique.

<sup>10</sup> Paru en 1957 aux Editions du Seuil.

ce pluralisme, on tire magiquement une unité : l'homme naît, travaille et meurt partout de la même façon. Ceci revient évidemment à postuler une essence humaine, et voilà Dieu réintroduit dans notre Exposition : la diversité des hommes affiche sa puissance, sa richesse ; l'unité de leurs gestes démontre sa volonté. »

« Tout ici vise à supprimer le poids déterminant de l'Histoire : nous sommes retenus à la surface d'une identité, là où l'aliénation historique introduit de ces « différences » que nous appellerons tout simplement des « injustices » ».

« Ce mythe de la « condition » humaine repose sur une très vieille mystification, qui consiste toujours à placer la Nature au fond de l'Histoire. L'humanisme progressiste, au contraire, doit toujours penser à inverser les termes de cette très vieille imposture, à décaper sans cesse la nature, ses « lois » et ses « limites » pour y découvrir l'Histoire et poser enfin la Nature comme elle-même historique. Car tout universels qu'ils soient, ils sont les signes d'une écriture historique. Sans doute l'enfant naît *toujours*, mais que nous importe l'« essence » de ce geste au prix de ses modes d'être qui, eux, sont parfaitement historiques ? Que l'enfant naisse bien ou mal, qu'il coûte ou non de la souffrance à sa mère, qu'il soit frappé ou non de mortalité, qu'il accède à telle ou telle forme d'avenir, voilà ce dont nos Expositions devraient nous parler, et non d'une éternelle lyrique de la naissance. »

« Et que dire du travail, que l'Exposition place au nombre des grands faits universels, l'alignant sur la naissance et la mort, comme s'il s'agissait tout évidemment du même ordre de fatalité ? Que le travail soit un fait ancestral ne l'empêche nullement de rester un fait parfaitement historique. D'abord, il ne sera jamais loyal de confondre dans une identité purement gestuelle l'ouvrier colonial et l'ouvrier occidental (demandons aux travailleurs nord-africains de la Goutte d'or<sup>11</sup> ce qu'ils pensent de *la grande famille des hommes*). Et puis dans sa fatalité même : nous savons bien que le travail est « naturel » dans la mesure même où il est « profitable », et qu'en modifiant la fatalité du profit, nous modifierons peut-être un jour la fatalité du travail. C'est de ce travail, entièrement historifié, qu'il faudrait nous parler, et non d'une éternelle esthétique des gestes laborieux. »

« Aussi, je crains bien que la justification finale de tout cet adamisme ne soit de donner à l'immobilité du monde la caution d'une « sagesse » et d'une « lyrique » qui n'éternisent les gestes de l'homme que pour mieux les désamorcer. »

Et pour en saisir avec encore plus de précision les enjeux, nous précisons ici que ce texte, comme tous les autres textes des *Mythologies*, de Roland Barthes, se situe dans le contexte d'une réflexion sur un ensemble de mythes de la vie quotidienne française (le catch, les saponides et les détergents, les Martiens, l'affaire Dominici, le vin et le lait, le steak et les frites, l'astrologie, le plastique, etc.)<sup>12</sup> destinée à dénoncer leurs caractères trompeurs visant à assurer une domination politique et économique.

« *Le départ de cette réflexion* », nous dit Barthes, « *était le plus souvent un sentiment d'impatience devant le « naturel » dont la presse, l'art, le sens commun affublent sans cesse une réalité qui, pour être celle dans laquelle nous vivons, n'en est pas moins parfaitement historique : en un mot, je souffrais de voir à tout moment confondues dans le récit de notre*

---

<sup>11</sup> *La Goutte d'or* est un quartier du XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le plus cosmopolite et multiethnique de la capitale.

<sup>12</sup> Le concept de « quotidienneté », dans le champ de la philosophie contemporaine, a été mis en place par le penseur Martin Heidegger, puis repris par le marxiste Henri Lefebvre et les situationnistes.

*actualité, Nature et Histoire, et je voulais ressaisir ans l'exposition décorative de ce-qui-va-de-soi, l'abus idéologique qui, à mon sens, s'y trouve caché. »*<sup>13</sup>

Et il ajoute, dans un nouveau texte de présentation datant de février 1970 :

« On trouvera ici deux déterminations : d'une part une critique idéologique portant sur le langage de la culture dite de masse ; d'autre part un premier démontage sémiologique de ce langage : je venais de lire Saussure et j'en retirai la conviction qu'en traitant les « représentations collectives » comme des systèmes de signes on pouvait sortir de la dénonciation pieuse et rendre compte *en détail* de la mystification qui transforme la culture petite-bourgeoise en nature universelle. »<sup>14</sup>

*Le Dictionnaire historique de la langue française*<sup>15</sup> et *Le nouveau dictionnaire grec-français*, d'Alexis Chassang<sup>16</sup>, confirment tous deux la pertinence du choix de ce mot par Barthes. Ce mot, en effet, est emprunté en 1803 au bas latin *mythos* « fable, récit fabuleux », qui fut lui-même emprunté au grec *muthos*, souvent associé au mot *epos* qui désigne « le mot, la parole, l'oracle, le discours ».

Le mot a été emprunté en français, avec sa valeur de « fable, récit imaginaire de la mythologie ». Au XIXe s., il prend, entre autres, les sens de « construction de l'esprit sans relation avec la réalité » et, dans un contexte sociologique, d'« image simplifiée, souvent illusoire ».

Il est intéressant de noter ici que le mot « démythifier » apparaît en 1959, juste deux ans après la sortie du livre de Barthes. Le mot « démystifier » apparaît, quant à lui, en 1948, sous la plume de Jean-Paul Sartre<sup>17</sup>.

Alors voilà : au terme de cette intervention, on peut se demander, 60 ans après la publication de ce livre, ce qu'il en est aujourd'hui de sa pertinence, puisque déjà Barthes lui-même écrivait en 1970 :

« Les deux gestes qui sont à l'origine de ce livre - c'est évident - ne pourraient plus être tracés aujourd'hui de la même façon (ce pourquoi je renonce à le corriger) ; non que la matière en ait disparu mais la critique idéologique, en même temps que l'exigence en ressurgissait brutalement (mai 1968), s'est subtilisé ou du moins demande à l'être ; et l'analyse sémiologique, inaugurée [...] par le texte final des *Mythologies*, s'est développée, précisée, compliquée, divisée ; [...]. Je ne pourrais donc, dans leur forme passée [...] écrire de nouvelles mythologies. »

Cela signifie donc que, même si de nouvelles « mythologies » virent le jour après celles de Barthes, elles se firent de façon totalement différente et seul

---

<sup>13</sup> Roland Barthes : réédition en 1970 de ses *Mythologies* dans la collection « Essais » Points/Seuil, Avant-propos, p. 9.

<sup>14</sup> Ibid. note précédente, p. 7.

<sup>15</sup> Sous la direction d'Alain Rey. Dictionnaires LE ROBERT, nouvelle édition de juillet 2010.

<sup>16</sup> Garnier Frères, Paris, 1902.

<sup>17</sup> Source : idem note 14.

restera le regard (plus ou moins) critique qu'elles poseront sur notre *quotidienneté*. Pensons ici, par exemples, à l'émission de la série de *France Culture* intitulée *Mythographies* qui fut diffusée le 22 juillet 2008 : « Le botox, une toxine lévinassienne », ou encore à la série *Topoi : c'est l'époque qui veut ça*, documentaires de 2017 diffusés sur *Planète +* (la course à pied, le grand amour, Houellebecq, etc.).

On peut même se demander aussi s'il est encore possible de sauver le projet des Lumières dans un contexte où la civilisation, sur un plan global, est menacée au niveau planétaire, comme l'expriment Max Horkheimer et Theodor W. Adorno dans *La dialectique de la raison (Dialektik der Aufklärung* ; éditions Gallimard, 1974, pour la traduction française par Eliane Kaufholz)<sup>18</sup> ; ou encore, avec Martin Heidegger, si l'humanisme n'est pas, en fait, une question secondaire, puisque ce dernier veut remonter à la source grecque de la philosophie pour laquelle la question est celle de l'être et non celle de l'homme ; et s'il n'est pas également à déconstruire puisqu'il se manifeste, comme l'a d'ailleurs montré Roland Barthes à sa manière, dans un rapport de pouvoir et de domination : questions posées par la *French theory* à partir d'un certain nombre de penseurs français, dont le philosophe Jacques Derrida [questions de la *déconstruction* (héritée d'ailleurs en partie de Heidegger) et du *phallogocentrisme*] ; voire, de manière on ne peut plus radicale, s'il n'est pas un « mirage », une « illusion rétrospective » à partir de la définition qu'en a donné le XIXe siècle<sup>19</sup>, et ceci quelque soit la forme que prend l'humanisme, ainsi que le pense Michel Foucault ; et enfin, ce que cela signifie aujourd'hui « être humaniste » à l'ère du *transhumanisme* (dont le sens actuel trouve son origine dans les années 80, même si le mot apparaît dès 1957), ainsi qu'il a été suggéré par un membre de l'assemblée ?

A suivre...

**Jean-Marie Sauvage**, à Lille, le 7 mai 2017

---

<sup>18</sup> Le 2<sup>ème</sup> paragraphe de la quatrième de couverture de l'édition Tel/Gallimard résume parfaitement la question posée par ces deux auteurs.

Voici :

« Les idéaux du progrès ont été l'élément essentiel de la philosophie bourgeoise des Lumières qui s'avance sous la bannière de la Raison. Horkheimer et Adorno analysent comment ce mouvement tend à éliminer ses propres valeurs avant même qu'elles aient donné lieu à une pratique sociale, selon un processus qui constitue ce qu'il appellent la « dialectique de la raison ». Ils montrent que cette autodestruction de la Raison ne peut que se poursuivre à l'avenir et engendrer de nouvelles formes de totalitarisme, si l'ambiguïté qui réside au cœur de la notion de progrès n'est pas clairement reconnue et sans cesse surmontée. »

<sup>19</sup> Voir notamment à ce sujet le texte de Michel Foucault : « L'homme est-il mort ? » (entretien avec Claude Bonnefoy, *Arts et Loisirs*, n° 38, 15-21 juin 1966, pp. 8-9 ; repris dans *Dits et écrits I, 1954-1975*, Quarto Gallimard, 2001, pp. 568-572).

Le *Dictionnaire historique de la langue française* confirme les propos de Michel Foucault : le mot *humaniste* n'est utilisé en philosophie au sens de « penseur qui prend l'homme comme valeur suprême » qu'à partir de 1873.